

De Chanaz à Austerlitz à pied

Une promenade de plus de 2500 kilomètres!

François Lignoz, né le 15/05/1783 à **Chanaz**, décède à Austerlitz le 11 Frimaire de l'an XIV (2 décembre 1805).

Aux Archives départementales, je n'ai trouvé qu'une liste papier (7 J 192) détaillant les naissances à Chanaz de 1780 à 1790, la mairie ne conservant aucune archive antérieure à 1838. Sur ce relevé figure François LIGNOZ, né le 20/06/1783, fils de Philippe Lignoz et de Henriette Husson, que je pense être le même individu, sans en être sûr.

Lors de son recrutement, François LIGNOZ a probablement énoncé sa date de naissance de mémoire, sans document officiel, ni preuve écrite de l'exactitude de la date fournie. N'oublions pas que le livret de famille n'existait pas et que la Savoie venait d'être annexée à la France (1792). François LIGNOZ est ainsi devenu Français à l'âge de dix ans: il était âgé de 22 ans en 1805.

La conscription contraint tous les jeunes Français à entrer dans l'armée : « *Tout Français est soldat et se doit de défendre sa patrie, en temps de guerre comme de paix.* » Précisons que pour être soldat, il fallait avoir 5 pieds « déchaux » (de taille), soit 1,62 m sans chaussures...

Les équipements et l'habillement étaient à la charge de la commune d'origine du soldat. La différence entre la conscription obligatoire et les volontaires était très imprécise car, dans de nombreuses communes, en plus de 70 numéros utilisés pour le tirage au sort, il était souvent ajouté dix billets marqués « *volontaire* ».

Ces « *volontaires* », ou ceux qui avaient eu la malchance de tirer un mauvais numéro, étaient mal vêtus, mal armés, mal chaussés, mal nourris.

Les déserteurs dans les armées de la jeune république étaient nombreux ; souvent repris, ils étaient conduits « *de brigade en brigade jusqu'à leur bataillon* ».

Plus nombreux furent les conscrits qui refusaient de partir, ou tout au moins étaient « *en retard de rejoindre leur bataillon* ». Certains étaient même introuvables : « *Le nommé Etienne B, volontaire, déserteur de la dernière levée, se tient les trois quarts du temps sur la montagne.* »

François LIGNOZ, désigné par le sort ou « *volontaire* » part de Chanaz pour Boulogne-sur-Mer au début de l'été 1805, sûrement avec mélancolie. On disait couramment: « *Un conscrit est un enfant perdu.* »

Je n'ai aucun document prouvant son parcours, mais NAPOLÉON a regroupé 100 000 hommes à Boulogne, Wimereux, Ambleteuse, Ostrohove, Étaples, pour attaquer l'Angleterre.

Le 18 juillet 1805, NAPOLÉON roule depuis Paris vers Boulogne-sur-Mer qu'il atteindra le lendemain sans avoir quitté sa « *dormeuse* ». François LIGNOZ a marché, lui, 836 km depuis Chanaz, mais j'ignore dans quels délais.

Dès ce moment, NAPOLÉON établit un nouveau plan : « *Il s'agit de gagner vingt jours et d'empêcher les Autrichiens de passer l'Inn pendant que je passerai le Rhin. Ils ne s'attendent pas avec quelle rapidité je ferai pirouetter mes 200 000 hommes.* »

Dès le 13 Fructidor de l'an XIV (28 août 1805), l'armée se met en marche. Elle traverse la France, de Boulogne à Strasbourg. NAPOLÉON arrive à Strasbourg le 25 septembre.

François LIGNOZ, comme les autres soldats, ne peut souffler. En 25 jours, ils ont parcouru 571 km, soit 23 km par jour.

Armé de son fusil et de son sac, réduit au strict nécessaire quant aux vêtements : « *deux chemises, deux paires de souliers avec des clous et des semelles de rechange, un pantalon et des demi-guêtres de toile, quelques ustensiles de propreté, une bande à pansements, de la charpie et soixante cartouches ; des deux côtés sont placés quatre biscuits de seize onces chacun (500 gr environ) ; au-dessous, et dans le fond, un sac de toile, long et étroit, est rempli de dix livres de farine (5 kg environ) ; le sac entier ainsi composé, ses bretelles et la capote roulée et attachée par-dessus pèsent 33 livres 12 onces* », soit environ 16 kg 200.

« *Faute d'âge et de santé, beaucoup succombaient dans les premières marches sous le seul poids de leurs sacs et de leurs armes.* » (Séguin Histoire de Napoléon II, 2).

Il faut jeter les brodequins usés, utiliser la deuxième paire de rechange contenue dans le havresac. « *Si l'on continue à ce rythme, vous verrez qu'on finira par marcher pieds nus !* » disent ceux qui commencent à « grogner ».

« *L'Empereur fait la guerre avec nos jambes !* » s'exclame un autre. L'un d'eux écrit aux siens : « *Jamais on n'a fait une marche aussi pénible. On se tenait par rangs les uns aux autres pour ne pas tomber - ceux qui tombaient, rien ne pouvait les relever. Il en tombait dans les fossés. Les coups de plat de sabre n'y faisaient rien du tout.* »

Pour accomplir cet exploit, ils n'ont aucun gîte d'étape convenablement approvisionné. En « *Halleme* » (sic) du sud, les pires épreuves les attendent. Fin septembre, une fine pluie froide transperce le drap des capotes, la toile des pantalons de route et ruisselle aux deux extrémités des bicornes.

Le 1^{er} octobre, les Français franchissent rapidement le Rhin, et le 7 octobre, ils prennent position sur la rive droite du Danube, à Donauwörth, en aval d'Ulm. De Strasbourg à Donauwörth, le soldat LIGNOZ François a parcouru 322 km en 12 jours, soit une moyenne de 27 km/jour (exactement 26,833 km) et 1729 km depuis son départ de Chanaz, au début de l'été.

Dans le sac, seulement 4 jours de pain, de munitions et de biscuits. Il faut vivre sur le pays en payant, car les troupes napoléoniennes ne possèdent pas d'intendance. Est-ce un fantassin impérial du 63^e de Ligne ou un « volontaire » de l'an X qui écrit à ses parents : « *Depuis Strasbourg, nous sommes dans l'ennemi. Nous n'avons plus de paie, ni de pain. Nous sommes nourris par le paysan qui nous fournit tout...* » ? Dans une lettre suivante, il indique que son bataillon de 900 hommes est tombé à 200 : « *Tout le reste est mort ou se sont retirés dans leur pays.* » Par endroits, la solde payée en assignats ne permet au soldat de se procurer « *ni tabac à priser ni à fumer, ni vin à boire...* ».

Les Autrichiens du général MACK sont cantonnés dans Ulm, 50 km plus au sud. Ils attendent les renforts russes du maréchal KOUTOUZOV sans savoir que ces derniers n'ont pas encore dépassé la Pologne. NAPOLÉON, avec ses généraux, veut prendre les ponts du Danube et isoler MACK dans Ulm.

Le 10 octobre 1815, NAPOLÉON écrit : *«Je tiens l'armée ennemie cernée dans Ulm. Il pleut tous les jours. »*

En marches et contre marches, l'armée a parcouru depuis Strasbourg plus de 350 km, du 25 septembre au 14 octobre (18,5 km/jour). Le Danube est en crue. Dominique LARREY, chirurgien des armées napoléoniennes, écrit à sa femme: *«Mais que de souffrances nous avons eu à essayer, ma bonne amie, nous avons marché pendant trois ou quatre jours dans l'eau et la boue jusqu'au ventre des chevaux accablés, sous la neige fondue qui n'a cessé de pleuvoir depuis notre départ d'Augsbourg. »*

Le 14 octobre 1805, NEY s'empare à Elchingen du dernier pont en bois, à demi incendié par les Autrichiens, et rétablit les communications entre les deux rives du Danube ; 75 km séparent Donauwörth d'Ulm.

Définitivement isolé, le général MACK capitule à Ulm le 20 octobre 1805, pratiquement sans combat.

NAPOLÉON prend la route de Vienne, désormais ouverte, et fait étape dans la riche ville d'Augsbourg, distante de 79 km d'Ulm.

Les marches reprennent, toujours rapides, souvent le ventre creux, même pour l'état-major: *« On a constamment marché nuit et jour sous les intempéries les plus dures et au milieu des plus grandes privations [...] la rapidité de nos marches n'avait jamais permis aux soldats de faire sécher leurs habits : ils avaient été privés aussi de nourriture [...] parce que les équipages ne pouvaient suivre, et qu'il ne se faisait surtout de distributions régulières de vivres que dans les grandes villes. »* écrit à nouveau LARREY à sa femme.

Le 5 novembre 1805, les troupes sont à Linz. La distance de Munich à Linz est de 230 km; elles sont à nouveau au bord du Danube. Linz est éloignée de Vienne de 188 km et il a fallu se remettre en route : *« En seize heures, nous avons fait vingt-quatre lieues... »*, soit 116 km et 6,6 km/heure. *« Nous voilà donc dans une de ces fameuses capitales de l'Europe ! »* poursuit le chirurgien.

Le 21 novembre, les troupes napoléoniennes occupent Brno, en République tchèque; depuis Vienne, la route s'étire sur 128 km.

En 16 jours, notre soldat François LIGNOZ a parcouru en moyenne 20 km/jour, en plus des combats avec les Russes qui sont enfin arrivés...Le 30 novembre, le bivouac installé à Brno sent la poudre. NAPOLÉON a décidé de se battre à Austerlitz et sur le plateau de Pratzen. La division FRIANT a parcouru 140 km en moins de 2 jours pour rejoindre les lieux du combat.

Le 1^{er} décembre, NAPOLÉON, le soir venu, a le temps d'effectuer une ultime inspection des positions françaises enveloppées dans le brouillard d'hiver.

Le 2 décembre, à 9 heures, le soleil dissipe le brouillard et la bataille des trois empereurs s'engage avec une extrême violence : à 16 heures, tout est consommé. À l'âge de 22 ans, le soldat François LIGNOZ fait partie des 1537 Français morts, formellement identifiés, à savoir: 109 officiers et 1428 sous-officiers et hommes de troupe. Dans les rangs russes, on dénombre environ 16 000 morts et blessés ; dans le camp autrichien, quelques 600 morts et 1200 blessés. Depuis, on a fait beaucoup mieux ! Notre Savoyard, parti de Chanaz au début de l'été 1805, a parcouru à pied au minimum 2500 km, en supposant qu'il se soit déplacé toujours en avançant, sans jamais reculer ou changer de direction au fil des batailles livrées par son régiment.

Quand les parents de François apprirent-ils son décès ? Et encore si son avis de décès fut transmis à la mairie de Chanaz...

En moyenne, il s'écoulait deux années entre la mort du soldat et l'arrivée de la sinistre nouvelle (officielle) au pays natal.

Citons deux cas extrêmes :

- un soldat « *mort d'une fièvre putride* » le 13/09/1803 dont la mairie n'a reçu l'avis de décès que le 26/01/1811,

- un autre qui mourut le 27/10/1807 « *par suite de marasme* » : son décès ne fut enregistré que le 03/06/1815 !

On imagine aisément l'angoisse de la famille : il est vrai qu'elle pouvait être avisée plus tôt par les camarades de leurs fils qui n'avaient pas été blessés ou avaient déserté. Ces conscrits étaient, à leur départ du pays natal, de « *jeunes hommes robustes, presque tous paysans, accoutumés à la dure, aux longues marches et aux fardeaux.* »

Sources

L'itinéraire de François LIGNOZ a été reconstitué à partir des ouvrages suivants :

Le Royans Abbé J. Morin, Éditions Guirimaud, 1979

Histoire de la France et des Français au jour le jour A. Castelot, A. Decaux, M. Julian, J. Levron, Éd. académiques Perrin, 1980

Place à Monsieur Larrey J. Marchioni, Éd. Acte Sud, 2003

Michel CESSÉLIN (adhérent n° 473)